

Une rapide histoire des frontières

Jean-Noël Lafargue

▶ **To cite this version:**

Jean-Noël Lafargue. Une rapide histoire des frontières. 2017. hal-01478224

HAL Id: hal-01478224
https://univ-paris8.hal.science/hal-01478224

Submitted on 28 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une rapide histoire des frontières
Jean-Noël Lafargue
(Futur noir #3 - Février 2016)

L'affaire commence il y a neuf ou dix-mille ans entre les actuels Irak et Syrie, dans une région autrefois bien plus verte qu'à présent et que, depuis un petit siècle, les archéologues nomment "croissant fertile". Là-bas, d'astucieux observateurs de la nature et expérimentateurs culinaires se sont rendus compte que l'orge et le blé, une fois cuits, faisaient une bouillie nourrissante, et que pour peu que l'on dispose de contenants étanches en terre cuite, ces graines se conservent longtemps et peuvent être réservées pour les mauvais jours ou même, être replantées l'année suivante. C'est là que les choses ont déraillé.

> *Une petite poule trouve trois grains de blé et décide de les planter. Elle demande de l'aide à ses amis, qui lui refusent. Elle fait alors elle-même pousser le blé. Puis, toujours seule, elle en fait de la farine, puis un gâteau. À chaque fois, ses amis ne veulent pas l'aider. Quand vient le moment de manger le gâteau, tous sont volontaires. Mais pour leur faire la leçon, la petite poule rousse refuse et mange son gâteau toute seule*.
>
> (*La petite poule rousse*, Wikipédia).

Celui qui plante, arrose, soigne et récolte les céréales travaille dur, longtemps, dispose d'un savoir et d'un savoir-faire, alors naturellement, il est jaloux de son champ et n'a pas envie que d'autres prétendent pouvoir s'attribuer le fruit de son travail. C'est un sentiment qui se comprend. Alors on a délimité les parcelles et on a inventé les clôtures : d'une nature qui appartenait autant à une personne qu'à une autre, à un animal qu'à un autre, l'humain est passé à une nature dans laquelle ce qui se trouve d'un côté d'une ligne est la propriété exclusive d'une personne et ce qui se trouve de l'autre, la propriété d'une autre personne. Plus un champ est étendu et plus les récoltes sont importantes. Mais une seul personne ne suffit pas toujours à exploiter une grande parcelle, alors ceux qui possédaient les champs ont inventé le labeur : en échange d'une partie de la récolte, ils ont proposé à des désœuvrés de les aider quelques semaines par an. De les aider à semer, à irriguer, à récolter. C'est ainsi que sont nés les propriétaires et les employeurs, les non-propriétaires et les employés.
On a domestiqué les bovins et les ovins, et pour les garder et les élever, on a clôturé des pâturages.
On n'a pas clôturé que les champs et les pâturages, on a aussi donné des propriétaires aux bois, aux lacs, aux rives, et ces propriétaires se sont réservés le droit de chasser ou de pêcher. Si on chasse dans un bois qui nous appartient, on est un chasseur. Si on chasse dans un bois qui appartient à quelqu'un d'autre, on est un braconnier. Et si l'on est un animal qui endommage les clôtures ou qui consomme les choses cultivées, on est un nuisible.

Des fainéants et des savants rusés se sont vantés de savoir quelles prières dire et quels

sacrifices faire pour commander au soleil et à la pluie. Ils ont proposé de s'en charger en échange d'un peu de grain et de gibier, et c'est ainsi que sont nés les devins puis les prêtres.
Des brutes et des pillards ont accepté d'épargner et de protéger les clôtures et les greniers des intrus, ou même d'eux-mêmes, en échange de beaucoup de grain et de gibier, et c'est ainsi que sont nés les gardes puis les soldats.

On a inventé l'argent pour fluidifier les échanges, et puis les nombres, pour compter l'argent, et l'écriture, pour noter les nombres. On a aussi inventé le pouvoir de l'argent et le pouvoir des nombres, on a donné une valeur aux choses, aux gens, au travail et à l'amour, et c'est ainsi que les propriétaires ont pu devenir des seigneurs, que la fortune a permis la misère, l'envie, le vol, la prostitution. L'humanité de cette époque a vu sa santé décliner : l'exploitation, la maltraitance, la sous-alimentation, ont fait rapetisser les gens, ont raccourci leur espérance de vie, ont abîmé leurs dents et ont fait prospérer de nombreuses maladies autrefois presque inconnues. On a inventé les villes, pour compter l'argent, pour stocker le grain, pour installer des ateliers de poterie, de tannerie ou de tissage.

Les seigneurs ont agrandi leurs territoires, les plus grands propriétaires ont imposé leur loi aux plus petits, et c'est ainsi que sont nés les royaumes et que les villes sont devenues des capitales. Pour que les paysans aient le droit de venir vendre leurs récoltes et leurs bêtes en ville, les souverains ont inventé l'octroi : pour entrer dans la ville avec des marchandises, il faut payer.

Les frontières des pays ont d'abord été floues, on les appelait "les confins". Mais avec les progrès de la cartographie, on a pu les dessiner de manière précise, si nette qu'on a fini par faire croire qu'elles étaient légitimes, naturelles, vitales, et par dire qu'à chaque côté d'une frontière correspondait un souverain, un drapeau, un hymne, un peuple.
Pour traverser une frontière, il a fallu payer la douane. Pour rester à l'intérieur d'un territoire, il a fallu payer l'impôt, et pour en sortir, il fallait avoir le droit de le faire.
Les fortunes des royaumes ont permis d'envoyer les pauvres défendre et étendre des frontières ("au front"), et faire naître des empires. Les fortunes ont aussi permis d'envoyer des bateaux traverser des mers qu'on pensait sans fin. Des Amériques, les aventuriers ont ramené les courges, les tomates, les patates, le maïs, le tabac, les dindes, les haricots, les avocats, le piment, le poivron, le chocolat, le café, le tournesol, le caoutchouc. Et la syphilis.
À ceux qui habitaient l'autre rive, on a offert les maladies contagieuses des villes : grippe, peste, tuberculose, scarlatine, variole, choléra, diphtérie, rougeole, coqueluche. On leur a donné le blé, le cheval et l'alcool distillé. On leur a vite appris les clôtures, la propriété privée et les fusils.

Un peu partout dans le monde, on a appelé "sauvages" ceux qui ignoraient les clôtures. On les a chassés, on les a enfermés dans des réserves, et parfois même, on a tenté de les faire disparaître complètement. Dans les pays où on a pratiqué des

stérilisations forcées sur les fous et les handicapés - essentiellement les pays dits "développés" -, on a souvent aussi tenté de supprimer les populations autochtones nomades. Les Yéniches et autres voyageurs en Suisse ; les Rroms en Slovaquie et sans doute ailleurs ; les Sames dans les pays scandinaves ; les amérindiens aux États-Unis et au Canada. De temps à autre, un scandale révèle que ces pratiques ont duré jusque très récemment. Le cas le plus contemporain que nous connaissions est celui du Pérou, où les femmes Quechuas ont été plus de 300 000 à subir des stérilisations forcées sous l'administration du président Alberto Fujimori, entre 1990 et 2000. Les Quechuas - les Incas - ont un rapport au territoire intéressant : pratiquant l'agriculture vivrière, ils mettent les terres en commun, soit pour les cultiver ensemble, soit en décidant annuellement de leur distribution. Dans tous les pays des Andes, les Quechuas cherchent à protéger leur mode de vie contre la captation des terres agricoles. Et ils ont fort à faire, car depuis les années 2000, des fonds de pension, des fonds spéculatifs, des entreprises énergétiques et des sociétés agro-industrielles dont les sièges sociaux se trouvent dans les pays riches occidentaux acquièrent intensivement des terres en Afrique, dans les pays pauvres d'Asie et d'Amérique du Sud. Ils en préemptent les ressources, et notamment l'accès à l'eau. Les propriétaires nouveaux ne sont plus des seigneurs, ce sont des sociétés anonymes.

En 2016, les frontières sont plus fortes que jamais, et aussi plus variables.
Les États-Unis se donnent le droit d'utiliser des drones de combat en Afghanistan, au Pakistan, en Somalie et au Yémen, parfois sans mandat ni déclaration de guerre, car les drones passent facilement les frontières de grands pays incapables de disposer d'une défense aérienne pointue. Mais ils ne les passent pas toutes : ce n'est pas demain qu'un drone de combat ou même d'observation afghan, pakistanais, somalien ou yéménite pourra survoler le territoire des États-Unis.
Les frontières ont toujours fonctionné différemment selon que l'on vient d'un côté ou de l'autre, selon que l'on est riche ou misérable. Il ne faut sans doute pas plus d'une vingtaine d'heures à quelqu'un de fortuné pour se rendre n'importe où sur le globe, tandis que les syriens chassés par la guerre, pour parcourir quatre mille kilomètres, doivent marcher, naviguer, nager, affronter la cupidité des passeurs, la vigilance des garde-frontières et l'hostilité des populations.
Selon qui on est, ce que l'on possède, d'où on vient et où on va, on est migrant, immigrant, expatrié, exilé, voyageur ou touriste.

Dans les pays qui ont installé des systèmes démocratiques après avoir renversé un système aristocratique, la concentration des terres et des territoires est souvent plus encadrée et moins facile que dans les pays dits émergents. Mais les frontières y existent toujours et sont en train de prendre une nouvelle forme.
Avec les nouvelles technologies, ces frontières sont devenues relatives, invisibles et discrètes (c'est à dire qu'elles n'existent pas de manière continue) : tout le monde pense recourir au même Google, mais Google ne donne pas le même résultat à chacun, y compris quant au tracé des frontières disputées, d'ailleurs : sur Google Maps, le tracé de l'Inde, de la Russie ou de la Chine et de petits pays environnants diffère selon l'endroit d'où on se connecte, et ceci dans un esprit d'apaisement :

chacun voit la frontière qu'il s'attend à voir et qui lui convient. Et il en va de même des frontières culturelles : même si Internet est en théorie mondial, chacun de nous accède à un réseau qui correspond à sa vision du monde. Lorsque je saisis le mot "football", je ne suis pas étonné de voir apparaître les images d'un jeu de ballon rond, alors qu'un résident américain, pour la même requête, se verra proposer des liens relatifs à un jeu de ballon ovale dérivé du Rugby. Cette pertinence que nous offre Google est formidablement efficace et correspond même exactement à ce que nous voulons, mais elle constitue aussi un vilain piège, elle nous enferme dans la représentation du monde que nous avons déjà. Pire, certains soupçonnent Facebook de nous épargner les contenus qui nous seraient désagréables, même lorsqu'ils émanent de personnes auxquelles nous sommes abonnés, ce qui, si ce soupçon s'avérait fondé, signifie que nous avons une idée faussée des opinions politiques ou sociétales de nos propres amis ou contacts professionnels.
Lorsqu'Amazon adapte dynamiquement ses prix à l'endroit où nous nous trouvons et à notre historique de consultation, les frontières et les inégalités deviennent individuelles, et il devient par conséquent difficile, sinon impossible, de se regrouper pour protester. Avec les "objets intelligents", on peut imaginer un monde à venir où chaque poignée de porte pourra décider si elle veut bien s'ouvrir ou non pour nous, où chaque publicité sera adaptée à notre profil sociologique, ou un livre saura si nous avons le droit ou non de le lire, et adaptera peut-être même son contenu à ce qu'il aura identifié comme étant nos goûts ou notre intérêt.
À nous de choisir si nous voulons vraiment vivre dans un monde où chacun se trouve confiné dans un environnement d'information et d'amitiés où le hasard et la surprise sont évités, une prison que nous risquons de croire confortable puisqu'elle aura été construite sur mesure pour chacun de nous.